



PAR TRISTAN GASTON-BRETON

# Joseph Patrick Kennedy, le faiseur de présidents

**Homme d'affaires richissime aux accointances douteuses et politicien sulfureux, « Joe » Kennedy ne recula devant rien pour réaliser son ambition : envoyer l'un de ses fils à la Maison Blanche**

« Mon Dieu voilà le vieux. Le voilà qui prépare le prochain coup ! C'est à moi qu'il pense maintenant ! C'est mon tour. Il va falloir que je m'y mette. » L'homme qui parle ainsi en ce jour de septembre 1944 est un jeune homme d'à peine 26 ans : John Fitzgerald Kennedy. Quelques semaines plus tôt, le 12 août, son frère aîné, Joseph Patrick Junior, est mort dans l'explosion de son bombardier au-dessus de la Manche. Un drame pour tout le clan Kennedy, Joseph Patrick Kennedy senior, « Joe » comme tout le monde le surnomme, sa femme Rose et leurs désormais huit enfants. C'est sans conteste « Joe » qui s'est montré le plus abattu. Dans les jours qui ont suivi la tragédie, il est resté totalement prostré, refusant de s'alimenter ou de parler à qui-

conque, allant même jusqu'à négliger ses innombrables et très lucratives affaires. Car ce n'est pas seulement un fils que le patriarche a perdu au-dessus de la Manche. C'est aussi tous les espoirs qu'il avait placés en lui. Des années de travail pour lui tracer un destin national et réaliser son ambition suprême : l'envoyer à la Maison Blanche. Très vite cependant, le vieux Joe a repris du poil de la bête. Son aîné disparu, il n'a pas tardé à se tourner vers son second, John Fitzgerald Kennedy, ce garçon dilettante, cavaleur en diable et qui se serait bien vu en journaliste. C'est lui, désormais, qui portera les ambitions du clan. Ainsi en a décidé le « Vieux ».

Toute l'histoire des Kennedy n'est qu'une longue marche vers la reconnaissance



sociale, la fortune et le pouvoir. A accomplir cette ambition, le clan ne recula devant rien, finissant par entourer son nom d'un halo nauséabond que seule la destinée tragique de JFK parviendra à maintenir dans l'ombre. Elle commence avec Patrick Joseph Kennedy, le père de Joe. Fils d'un pauvre immigré irlandais installé à Boston et mort du choléra neuf ans à peine après son arrivée sur le sol américain, Patrick Joseph est, à force de travail et de sacrifices, à se constituer une belle petite fortune. Propriétaire de plusieurs tavernes sur le port et d'une maison d'importation de spiritueux, il est surtout l'un des « boss » de la communauté irlandaise de la ville. Politicien né, il a repris à son compte le système mis en place dans les années 1840 qui régit les rapports au sein de la communauté : du travail contre un bulletin de vote. Dans les années 1890, il est même parvenu à se faire élire à la Chambre des Représentants puis au Sénat du Massachusetts, donnant le coup d'envoi à la longue collaboration de la famille Kennedy avec le Parti Démocrate. Très influent, installé dans l'arrière-salle de l'une de ses tavernes où il reçoit les doléances de la communauté et rédige ses lettre

de recommandations, Patrick Joseph a encore renforcé sa position en épousant la fille d'un important homme d'affaires irlandais.

Tel est le monde dans lequel grandit Joseph Patrick, un monde où tout est possible pourvu qu'on ait de l'argent et des relations. Né en 1888, couvé par sa mère et ses sœurs, il respire tout jeune les miasmes de la politique, assistant aux soirées électorales de son père. Mais les années passant, ce n'est pas tant la politique qui l'intéresse que l'argent, cet argent qu'il accumulera de manière obsessionnelle tout au long de sa vie et qui, à ses yeux, peut tout. Joe n'a en effet pas oublié ce que lui a raconté son père et que lui-même a ressenti tout au long de sa jeunesse : le mépris que vouent aux Irlandais ceux que l'on appelle les « brahmanes », les purs bostoniens de souche, anglo-saxons et protestants, qui vivent entre eux et maintiennent une frontière totalement hermétique avec les descendants des « Irlandais de la famine ». Joe n'aura de cesse de forcer ce monde. Sans jamais vraiment y parvenir. En 1926, lui et son épouse quitteront définitivement Boston pour New York, vexés de s'être



vus refuser l'accès à l'un des clubs huppés de la ville au motif que son père était catholique et « bistrotier ». « Ce sont des chiens. Ces gens ne comprennent que l'argent », dira Joe.

Parvenir jusqu'au sommet de la société. C'est cette ambition qui pousse le jeune homme à rejoindre Harvard alors que le cardinal de Boston, le très irlandais O'Connel, dont la famille s'est assurée le soutien, l'aurait bien envoyé à l'Université de Boston, tenue par les Jésuites. Mais pour Joe, Harvard est une marche, la première, vers l'ascension. Et déjà se révèle un goût prononcé pour les petits arrangements. Dans la prestigieuse université américaine, Joe ne fréquente que les gens importants. « Il savait profiter sans scrupule et sans gloire de la fréquentation des gens importants à qui il faisait de la lèche », racontera plus tard l'un de ses camarades. Il n'hésite pas non plus à utiliser l'argent de son père pour s'acheter quelques fidélités ou parvenir à ses fins. Médiocre batteur, il paie ainsi très cher le droit de faire partie de la très prestigieuse équipe de base-ball de Harvard. Joe ne renoncera jamais à ces pratiques.

Ambitieux, bouillant d'énergie, affirmant à qui veut l'entendre que son seul but dans la vie est d'être millionnaire à 30 ans, Joe retourne à Boston en 1912. Tout en se livrant à une très active cour auprès de Rose Fitzgerald, la fille du premier maire irlandais de Boston qu'il finira par épouser en 1914, Joe débute une carrière dans la finance. Pas dans une banque privée mais dans un organisme d'Etat et avec le titre peu rutilant d'inspecteur. Mais Joe a très vite compris l'intérêt de ce poste : il lui permet d'avoir accès aux livres de comptes de toutes les banques du Massachusetts et de comprendre les liens qu'elles entretiennent avec le monde des affaires. Surtout, il lui permet de rester à l'affût de toute opportunité pouvant favoriser son ascension. Une occasion ne tarde pas à se présenter. Peu avant 1914, la Columbia Trust, la grande banque irlandaise de Boston, est en effet confrontée à une OPA hostile de la First National Bank. Joe sait que l'occasion ne se présentera pas deux fois. Mobilisant les vastes réseaux et l'argent de son père, empruntant des sommes énormes, ralliant à sa cause tous les Irlandais de Boston et n'hésitant pas à manier le bluff, il parvient



à faire échouer le projet. Il y gagne le poste de directeur général de la Columbia Trust et un salaire très confortable. A 25 ans, Joe Kennedy est le plus jeune dirigeant de banque des Etats-Unis. Dans le Massachusetts, il fait désormais figure de coqueluche de la presse. Un intérêt encore renforcé par son mariage avec Rose Fitzgerald. C'est le début des relations plus qu'étroites entre la famille Kennedy et les médias, des relations qui atteindront leur apogée bien des années plus tard, lors du mariage de JFK avec Jacqueline Bouvier. Dès avant la guerre de 1914, Joe ouvre grand les portes de sa villa de Boston et de son bureau, se posant en dirigeant responsable et soucieux du bien-être de ses salariés et en époux et père attentionné. Le succès, Joe le sait parfaitement, se joue aussi sur l'image.

L'affaire de La Columbia Trust marque les débuts de la formidable ascension de Joe Kennedy. Dans les années qui suivent, désormais installé à son compte comme banquier, il multiplie les investissements : dans les mines, l'immobilier, la construction de bateaux, le cinéma - dans les années 1920, il passe la moitié de son temps à Hollywood - ou les spiritueux.

Spéculateur, il devient maître dans l'art d'acheter en masse un titre pour faire gonfler son cours avant de le revendre brutalement, provoquant ainsi l'éclatement de la bulle. Peu regardants sur les moyens, Joe ne l'est pas non plus sur ses fréquentations. A la fin des années 1920 ainsi, en pleine prohibition, il se livre sans vergogne à la contrebande d'alcool, faisant pour cela alliance avec des gangs de New-York et de Chicago liés à la Mafia. La Mafia : elle devait plus tard jouer un rôle capital dans l'élection de JFK à la présidence des Etats-Unis.

Mais déjà, les centres d'intérêts de Joe évoluent. Au début des années 1930, devenu l'un des piliers les plus actifs de la Bourse de New-York, il décide de se tourner vers la politique. Par sens de l'intérêt commun ? Certes non ! Avec un remarquable sens tactique, il a compris que la crise qui a éclaté en 1929 et dans laquelle il a perdu quelques plumes, était en train de redonner ses lettres de noblesse à la politique et que le pouvoir, le vrai pouvoir, se trouvait désormais davantage à la Maison Blanche qu'à Wall Street. « Pour la prochaine génération, ce sont les personnes en charge des af-



fares publiques qui tiendront le haut du pavé », confie-t-il ainsi à un ami en 1930. L'homme d'affaires a décidé de se préparer, lui et sa famille, à ce nouveau paradigme, et de suivre en politique le même chemin que dans les affaires : celui qui mène aux toutes premières places. Joe rêve-t-il, à ce moment, de la présidence des Etats-Unis, pour lui-même ou du moins pour l'un de ses fils ? C'est probable. Pour l'heure, en bon démocrate, c'est sur Franklin Delano Roosevelt qu'il décide de parier. Dépensant sans compter, mobilisant ses réseaux d'affaires et mettant à profit ses liens à Hollywood et dans la presse, il joue un rôle négligeable dans l'élection de Roosevelt, en 1933, attendant en retour un poste qui lui mettra le pied à l'étrier.

La déception est cruelle ! Roosevelt, en effet, n'aime guère cet homme brutal qui traîne derrière lui une réputation sulfureuse. Lui qui se serait bien vu Secrétaire au Trésor récolte une nomination à la tête de la toute nouvelle Securities and Exchange Commission (SEC) destinée à purger le marché boursier et où il mène tout de même à bien quelques réformes intelligentes. Mais Joe

veut plus et ne cesse de tanner le président. De son côté, Roosevelt ne veut pas écarter un homme qui, par son absence totale de scrupules, risque d'être plus dangereux à l'extérieur qu'à l'intérieur. D'où sa décision de le nommer ambassadeur au Royaume-Uni. Pour avoir ce poste, le plus prestigieux de la diplomatie américaine, Joe a fait littéralement le siège de la Maison Blanche qui a fini par céder, finalement pas mécontente d'envoyer sur place un novice sans idées préconçues sur l'Europe. Joe sa femme et leur enfant arrivent à Londres en 1938. Pour ce petit-fils d'un « Irlandais de la famine », cette nomination a tout d'une revanche. Reçu au palais royal et dans les meilleures familles d'Angleterre, il devient la nouvelle coqueluche des londoniens. Mais la lune de miel ne dure pas ! La guerre se rapprochant, Joe Kennedy multiplie en effet les déclarations publiques en faveur de l'isolationnisme, appelant même à un accord avec Hitler. Son objectif est clair : devenu un membre actif du mouvement isolationniste America First, qui bénéficie d'une incontestable popularité aux Etats-Unis, il entend se forger un destin national en vue d'accéder à la plus



haute marche du podium. La manœuvre échoue. Désavoué, devenu persona non grata en Grande-Bretagne et pesant d'un faible poids face à Roosevelt, il finit par être rappelé aux Etats-Unis en 1940.

Joe a désormais renoncé à toute ambition politique personnelle. A défaut de jouer un rôle de premier plan dans la vie politique nationale, ce sera donc à son fils de porter haut et fort les couleurs du clan. Depuis des années déjà, Joseph Patrick Junior bénéficie d'une position à part au sein de la famille. Aîné d'une fratrie élevée de façon quasi-militaire et au sein de laquelle Joe a laissé volontairement se créer un climat de compétition pour l'accès aux premières places, ce brillant étudiant à Harvard est devenu le numéro deux incontesté de la famille, juste derrière son père. Au début des années 1940, celui-ci dépense des sommes considérables en vue d'obtenir sa désignation future au poste de gouverneur du Massachusetts, première étape, pense-t-il, vers la Maison Blanche. Jusqu'à ce jour tragique d'août 1944 où ses espérances volent en éclats. A 26 ans, voici désormais John Fitzgerald Kennedy contraint de prendre à son compte les rêves

un peu fous de son père. « J'ai décidé de rester désormais dans l'ombre », avoue le vieux Joe à ses proches en 1945, conscient de la dégradation de son image après la victoire des Alliés. Dans l'ombre, le patriarche va en effet y demeurer, faisant office de véritable directeur de campagne de son fils, intervenant en sous-main pour favoriser son ascension, montant en épingle le moindre de ses faits d'armes et mettant habilement en scène le couple qu'il forme avec Jackie. JFK lui doit en grande partie son élection au poste de Sénateur du Massachusetts, en 1952. Et plus encore à la Présidence des Etats-Unis, neuf ans plus tard.

Lorsque JFK pose en 1960 sa candidature au sein du Parti Démocrate, il a contre lui, lors des primaires, Hubert Humphrey, Lyndon B. Johnson et Adlai Stevenson. Pour l'emporter sur ses rivaux, il doit gagner certains Etats clés, comme le Wisconsin et la Virginie Occidentale. C'est là qu'intervient le vieux Joe. De son passé, le patriarche a conservé des liens précieux avec la Mafia, et notamment avec Sam Giancana, ancien tueur à gages d'Al Capone devenu le patron de la pègre à Chicago.



Par l'intermédiaire de Frank Sinatra, un ami de la famille dont les liens avec le crime organisé sont de notoriété publique, Joe passe avec lui un accord : dans plusieurs Etats clés, la Mafia se chargera d'acheter les votes des délégués. Il en coûte à l'homme d'affaires vieillissant plus de deux millions de dollars. Les termes de l'accord conclu avec la Mafia restent encore aujourd'hui largement inconnus. Mais tout laisse à penser que Joe s'est engagé, au nom de son fils, à laisser la Mafia poursuivre ses affaires en toute tranquillité. Un pacte que Bob Kennedy, devenu ministre de la Justice de JFK, aura l'imprudence de rompre, expliquant peut-être, l'assassinat du président en 1963 puis de son frère en 1968. On ne roule pas impunément la Mafia.

La mort tragique de ses deux fils achève d'abattre Joe. Au lendemain de l'attentat de Dallas, le vieux patriarche avait tout fait pour convaincre Bobby de ne pas reprendre le flambeau, prenant soudain conscience de la terrible malédiction qu'il avait lancée sur les siens. Mais il était trop tard. C'est un homme terriblement amer et épuisé qui s'éteint en 1969.

---

**Tristan GASTON-BRETON,**

Historien d'entreprises

[tgastonbreton@elzear.com](mailto:tgastonbreton@elzear.com)